

LES VOIX CÉLESTES (1)

TROISIÈME PARTIE.—RÉDEMPTION. (suite)

LES ANGES (chœur)

*Chantez, timide Vierge,
Le céleste éclat de ces feux
Qui, dans le Seigneur, vous immerge,
Vos anges répondront de leurs refrains joyeux.*

MARIE

*Mon âme adore Dieu, palpitante de joie,
Car son bras m'a guidée en sa céleste voie.
Absorbant mon esprit en Dieu, mon Créateur,
Je m'humilie en Lui, mon tout-puissant Auteur :
Il a daigné jeter les yeux sur sa servante,
Et donner à mon front une gloire brillante.*

LES ANGES (chœur)

*Gloire à la Trinité, gloire au plus haut des Cieux,
Gloire à l'Enfant-Sauveur, sa paix règne en tous lieux.*

MARIE

*Il dirige la terre, en sa miséricorde
Et lui donne aujourd'hui son auguste concorde.
Pour elle, Il a fait voir la force de son bras,
Son amour combattant de célestes combats.
Il a comblé de biens les fils de la misère,
Et renvoyé, vaincus, les princes de la terre.*

LES ANGES (chœur)

*Gloire à la Trinité, gloire au plus haut des Cieux,
Gloire à l'Enfant-Sauveur, sa paix règne en tous lieux.*

LE RETOUR DES BERGERS (LA CAMPAGNE)

LES BERGÈRES (entrent en dansant)

*Voici, bergers, les timides bergères,
Devançant le soleil,
Pour couronner vos tendres fronts de lierres
Et chasser le sommeil...*

(Arrêtant leur danse)

*Helas !... Bergères, ...
Nos pasteurs ont fui le soleil !...*

*Pendant qu'en la ravine,
Sommeillaient leurs troupeaux,
Ils ont fui la colline
Aux accords des pipeaux !*

*Venez, bergers, venez bien vite,
Notre voix vous invite...
Puis le soleil, sur l'horizon,
Vient déjà sourire au gazon.*

LES BERGERS (s'approchent graduellement, entrent,)

*Pendant qu'en la ravine
Sommeillaient nos troupeaux,
Nous fuyions la colline
Aux accords des pipeaux !*

LES BERGÈRES

D'où venez-vous, bergers, d'où venez-vous ?

LES BERGERS

*De Bethléem, voir un prodige,
Que les anges chantaient, prosternés à genoux !...
O douce et frêle tige !*

LES BERGÈRES

Qu'avez-vous vu, bergers, qu'avez-vous vu ?

LES BERGERS

*Un tendre enfant, dans une étable :
C'est le Sauveur prévu !
Sa grâce est admirable !*

BERGERS ET BERGÈRES (chœur)

*Pendant qu'en la ravine
Sommeillaient leurs } troupeaux
Ils fuyaient } la colline
Nous fuyions }
Aux accords des pipeaux !
Ne chantons plus la campagne fleurie
Mais louons ce Sauveur ;
Ne chantons plus les fleurs de la prairie,
Applaudissons cette faveur !*

*Allons annoncer la nouvelle
Aux gais accords de nos pipeaux ;
Avant que l'étoile étincelle,
Bergers, parcourons les hameaux.*

Dansent, puis sortent en dansant)

Dr J.-N. LEGAULT.

(A suivre)

UN RÊVE

Ceux qui croient aux futures découvertes de la science et se gardent bien de nier d'emblée tout ce qu'elle n'a pas encore pu expliquer, s'intéresseront peut-être à un cas étrange de pressentiment hypnotique dont je tiens le récit d'une personne en la véracité de qui j'ai la foi la plus entière.

Il s'agit d'un rêve ; et quand le héros de l'aventure me relatait la chose, en 1866, il était loin de supposer que j'en ferais jamais part au public.

Son récit, je vais tâcher de le répéter aussi fidèlement que possible, tel qu'il m'a été fait à moi-même, tel que je l'ai cru, et tel que je le crois encore.

Vers la fin de la guerre de Sécession, c'est-à-dire en 1864, mon ami Alphonse Le Duc, — j'ai eu de nombreux et bons amis, mais je serais un terrible ingrat si je ne bénissais pas Dieu tous les jours de m'en avoir donné un comme celui-là ! — mon ami Alphonse Le Duc faisait partie de l'état major du général Banks.

Naturellement, il dut faire partie de la désastreuse expédition que le vaillant homme de guerre fut forcé d'entreprendre, contre son gré, pour reconquérir la partie occidentale de la Louisiane.

Appuyée par une flotte considérable, l'armée se dirigea sur la rivière Rouge, où elle devait effectuer sa jonction avec un corps de dix mille hommes qui descendait le Mississippi sous la conduite du général Smith.

Ainsi renforcé, Banks, qui avait assumé le commandement en chef, s'avança sur la rive sud de la rivière Rouge, jusqu'à un endroit appelé Sabine Cross Road, un nom qui devait être célèbre.

L'armée était en alerte.

Les éclaireurs avaient signalé le général Taylor à la tête de forces sudistes considérables.

Une bataille était imminente.

C'est dire que la nuit se passa sur le qui-vive, et que les plus hardis seuls dormirent des deux yeux.

« J'avais une peur folle, me dit mon ami, qui, comme tous les vrais braves, croit inutile de se vanter.

Mille pressentiments désagréables me hantaient la cervelle.

Je vais y rester cette fois, c'est sûr, me disais-je à moi-même je ne sais trop pourquoi.

Et je songeais qu'il était bien bête à moi d'être venu ainsi me faire tuer à la fleur de l'âge, loin des miens et pour une cause qui n'était pas celle de mon pays, après tout.

Mais il n'y avait pas à reculer ; il me fallait, faire contre fortune bon cœur, c'est-à-dire mon devoir.

Comme j'étais harassé, et que j'avais besoin de toute ma vigueur physique pour braver le grand hasard du lendemain, je me roulai dans mes couvertures après avoir ingurgité un bon verre de hot scotch, et je m'endormis, à peu près convaincu que c'était là ma dernière nuit en ce monde.

Dans mon sommeil — je continue à laisser la parole à mon ami Le Duc — j'eus un rêve.

Mais un rêve d'une lucidité extraordinaire.

Je voyais les choses comme si j'eusse été parfaitement éveillé, sans les transitions ou transformations brusques des rêves, absolument comme elles se passent dans le cours régulier de la vie.

J'assistai au réveil des troupes, à la mise en marche de l'armée.

Je vis les régiments se ranger en ligne de combat, les batteries s'établir sur les hauteurs, les escadrons de cavalerie prendre leurs positions.

J'entendis gronder le canon, crépiter la fusillade.

Et dans les cris, les fanfares et les hennissements, je regardai s'engager la bataille.

J'étais avec le général Banks, sur un plateau d'où nous pouvions assez facilement suivre les péripéties de la grande lutte.

Tout à coup — à propos de quoi, je n'en sais rien — mon cheval s'ébroue, s'emporte, s'emballe, prend le mors aux dents et s'élançait à fond de train en dehors des lignes, à l'endroit le plus périlleux, en plein à découvert sous le feu de l'ennemi.

Les balles me sifflaient aux oreilles par centaines.

Affolé, je gourme l'animal, je lui casse les dents, je lui laboure le ventre, je l'écrase sous moi.

Inutile, ce ne fut qu'après un quart d'heure, long comme un siècle, que je pus le maîtriser et revenir à mon poste.

— Ce n'est pas du courage, cela, me dit Banks, c'est de la témérité. Un vrai brave ne s'expose pas inutilement, entendez-vous, major ?

Il s'imaginait, tout bonnement, que j'étais allé faire ce tour-là par fanfaronnade.

Je n'eus pas le courage de lui ôter cette illusion ; je préfèrai passer pour un extravagant.

— Tenez, reprit Banks, en crayonnant deux lignes sur l'arçon de sa selle, faites quelque chose d'utile ; allez porter ceci au général Smith.

Smith commandait l'aile droite ; je partis au galop.

A peu de distance, une maison en briques — que je vois encore avec ses contrevents disloqués et ses têtes de cheminées déchiquetées par les balles — me barrait la route.

La fusillade faisait rage à cet endroit ; tout naturellement, je lançai mon cheval par derrière la maison.

Malédiction !

Juste au moment où je franchissais l'espace abrité, j'eus la sensation d'un fracas épouvantable, et me voilà englouti sous une avalanche de briques, de pierres, de débris de charpente et de décombres de toute espèce.

Un boulet venait de passer à travers la maison et l'avait démolie de la cave aux mansardes.

Quant à moi, j'étais mort... ou plutôt je m'éveillai sous ma tente, la tête en feu, le corps en nage.

Le tambour battait.

Une tasse de café, pendant qu'on sonne le boute-selle, et en avant !

Pour tout de bon, cette fois.

Mon rêve m'était encore tout frais à la mémoire :

— Donne-moi ton cheval, dis-je à mon ordonnance, un Allemand.

Le pauvre diable me regarda tout ahuri.

— Gomment, machor, fous foulez monder mon gefal ?

— Oui ; si cela te convient, tu pourras " brendre " le mien.

— Mais fous safez bien gue che ne buis le monder, il est drop vouqueux.

— Tant pis alors... ou peut-être tant mieux... tu iras à pied.

Et voilà la bataille engagée.

Or, mon ami, juge de ma stupéfaction, lorsque je vis autour de moi la reproduction exacte de mon rêve !

Les lieux, l'horizon, le paysage, la position et les évolutions des troupes, tout, jusqu'au plateau sur lequel nous étions postés, était identique.

Je l'avoue, mon premier mouvement fut de me féliciter d'être un peu superstitieux et d'avoir en ce moment sous moi, au lieu de ma monture ordinaire, le cheval poussif de mon Teuton.

Mais ce n'est pas tout ; écoute bien ceci, mon ami, et dis-moi ce que tu aurais éprouvé à ma place.

A un certain moment où la canonnade battait son plein, je vis le général Banks écrire quelques mots au crayon sur une feuille de calepin appuyée sur ses arçons, puis se tourner vers moi en disant :

— Major, veuillez porter ceci au général Smith.

Ainsi que dans ma vision de la nuit — chose que je n'avais pu prévoir cependant — le général Smith avait pris sa position sur la droite.

Je partis, un peu pâle sans doute, et...

Me voilà en face de la terrible maison en briques, que j'avais vu s'écrouler sur moi dans mon rêve !

C'était elle, exactement elle.

Je la reconnaîtrai encore entre mille.

A cette vue, le cœur me tressauta dans la poitrine.

Je sentis mon courage défaillir ; et n'eussent été le sentiment de la discipline, et peut-être aussi un peu d'amour-propre, j'aurais rebroussé chemin.

Dans tous les cas, me dis-je à part moi, le diable ne me fera pas passer par derrière !

Et je lançai mon cheval à bride abattue, en plein sous les balles confédérées, tout droit par devant la bâtisse.

Juste en face, la bête se cabre et s'affaisse.